par M. de Chassiron.

REFLEXIONS
SUR LE
COMIQUE-LARMOYANT,

Par Mr M. D. C. Tréſorier de France, & Conſeiller au Préſidial, de l'Académie de la Rochelle;

Adreſſées à MM. ARCERE & THYLORIER, de la même Académie.

A PARIS,

Chez { DURAND, rue. S Jacques, au Griffon. & PISSOT, Quai des Auguſtins, à la Sageſſe.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Permiſſion.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SEROIT-IL encore permis d'écrire sur la Comédie ; & pourroit-il manquer dans ce genre de littérature quelque chose à nos besoins ou à notre curiosité ? Les personnes mêmes les moins versées dans l'étude des Langues, n'ont plus la liberté d'ignorer l'antiquité théatrale : des Ecrivains célebres ont pris soin de nous en découvrir les beautés ; & nous avons parmi les Modernes des Auteurs admirables pour les préceptes & les exemples.

Il ne nous reſte donc plus de deſirs à former pour notre inſtruction ; & nos vœux pour la gloire du Théatre François doivent être remplis par la réputation éclatante qu'il s'eſt acquiſe chez toutes les Nations de l'Europe. Mais pouvons-nous nous flater de la conſerver encore long-tems ? & n'avons-nous point à craindre qu'elle ne diminue, & peut-être même qu'elle ne s'évanoüiſſe entre les mains des Comiques de nos jours ? Un nouveau genre, fameux à la vérité dès ſa naiſſance, s'eſt gliſſé depuis quelques années ſur notre

Scene: mais ſi d'un côté il obtient un grand nombre de ſuffrages, il trouve de l'autre des adverſaires, qui lui conteſtent à la fois & ſon nom & ſes attributs.

Les nouveaux Dramatiques ſont ils donc de ces eſprits ordinaires, qui ne pouvant s'élever juſqu'à la grande maniere, en ont imaginé une autre, qui les diſtinguât au moins par l'éclat piquant de la nouveauté ? Sont-ce de ces génies créateurs, pour qui les ſources du vrai ne ſont point encore épuiſées, & dont la vûe perçante va au-delà des limites des regards vulgaires ?

CETTE queſtion délicate n'entre point dans le plan de ce diſcours. Quelle témérité de vouloir apprétier les eſprits ! & quelle ſource féconde de critique ne ſe prépare-t-on pas, pour peu qu'on bleſſe l'amour-propre d'Auteurs accoûtumés à recevoir des applaudiſſemens publics ! Auſſi n'eſt-ce qu'en tremblant que je vais vous rappeller ici ces queſtions même générales, qui ont fait ſi ſouvent l'objet de nos diſputes ſur la nouvelle maniere de traiter le Comique. Cette maniere eſt-elle autoriſée par l'exemple des Anciens ? A-

t-on la liberté indéfinie de la changer ſans ceſſe ? Nous apporte-t-elle plus d'utilité ou de plaiſir que celle du ſiecle de Moliere ? Eſt-elle enfin deſtinée à paſſer à la poſtérité, comme une nouvelle branche de Dramatique propre à orner la Scene ? Tels ſont les ſujets ſur leſquels j'ai penſé qu'on pouvoit diſputer ſans crime, en reſpectant toûjours les lauriers que les nouveaux Auteurs ont ſi juſtement mérités.

Et comme il n'eſt point de voie plus ſûre pour ſaiſir le vrai, que de comparer enſemble les productions de la même eſpece,

je vais parcourir d'abord, au moins légerement, les différentes méthodes qui ont été suivies sur les plus fameux Théatres de l'Empire Dramatique, je veux dire ceux d'Athenes, de Rome & de Paris. De la ressemblance, de la variété même de ces différens goûts, il sortira peut-être des principes assez lumineux pour pouvoir éclaircir nos doutes.

Dumarsay

REFLEXIONS

REFLEXIONS

SUR LE

COMIQUE-LARMOYANT.

LE THÉATRE DES GRECS, ouvrage immortel du Pere Brumoi, nous apprend qu'après que la Comédie eut laiſſé ſes tretaux, elle tourna ſes vûes du côté de l'inſtruction de ſes Citoyens, relativement aux affaires politiques du Gouvernement. Dans ce premier âge de la Scene, on attaqua plutôt les perſonnes que les vices, & l'on ſe ſervit plus volontiers des armes de la ſatyre, que des traits du ridicule. Alors le Philo-

ſophe, l'Orateur, le Magiſtrat, le Général d'Armée, les Dieux mêmes, furent expoſés aux railleries les plus ſanglantes ; & tout, ſans diſtinction, devint la victime d'une liberté qui n'avoit point de bornes.

UNE premiere Loi corrigea en partie cette licence effrénée des Poëtes. Ils n'oſerent plus nommer perſonne ; mais ils trouverent bientôt le ſecret de ſe dédommager de cette contrainte. Sous des noms empruntés, Ariſtophanes & ſes contemporains tracerent des caracteres parfaitement reconnoiſſables* ; en ſorte qu'ils eurent le plaiſir de ſatisfaire plus finement & leur amour-

*Brumoi, *idem*.

propre & la malignité des ſpectateurs.

Le troiſieme âge du Théatre Athénien fut infiniment moins hardi. Ménandre, qui lui ſervit de modele, tranſporta la Scene dans un lieu imaginé, & qui n'eut plus rien de commun avec celui de la repréſentation. Les perſonnages furent également inventés, & les aventures ſuppoſées. Des Lois plus ſéveres encore que les premieres, ne permirent pas à cette nouvelle eſpece de Comédie de retenir rien du ton qu'elle avoit pris ſur les premiers Poëtes.

Le Théatre Latin ne fit aucun changement (*a*) dans la maniere de Ménandre, & se borna à l'imiter, plus ou moins servilement, suivant le caractere du génie de ses auteurs. Plaute, qui avoit un talent admirable pour plaisanter, tourna principalement ses portraits du côté du ridicule, & eût été plus volontiers l'émule d'Aristophanes que de Ménandre, s'il eût osé. Térence, plus froid, plus décent & plus régulier, fit des peintures plus vraies, mais

(*a*) Les Comédies de Térence sont toutes Greques, c'est-à-dire, qu'il n'y a rien des mœurs ni des manieres des Romains. Dans Plaute, il y a des pieces, qui, quoique Greques, ne le sont pourtant pas entierement. . . . Cecilius traduisoit aussi les pieces de Ménandre, &c. *Préface de la Traduction de Térence par Madame Dacier.*

moins animées. Les Romains, dit le P. Papin, penſoient être en converſation, quand ils aſſiſtoient aux Comédies de ce Poëte ; & ſes plaiſanteries, ſuivant Madame Dacier, ſont d'une légereté & d'une politeſſe qui doit ſervir de modele aux Comiques de tous les ſiecles.

La ſatyre perſonnelle, & le ridicule des mœurs, formerent donc ſucceſſivement le caractere des Poëmes de ces différens Comiques ; & ce fut uniquement ſous ces traits qu'ils prétendirent corriger & divertir leurs Concitoyens. Mais cette maniere, qui pouvoit s'étendre à toutes les conditions, ne fut pas

pouſſée auſſi loin qu'elle pouvoit aller. Nous n'avons en effet aucunes pieces, ni Greques ni Latines, qui ayent immédiatement les femmes pour objet. Si Ariſtophanes les introduit aſſez ſouvent ſur la Scene, ce n'eſt jamais que comme des perſonnages acceſſoires, qui n'ont point de part au ridicule ; & lors même qu'il leur donne les premiers rolles, comme dans les Harangueuſes, la critique retombe toûjours ſur les hommes qui conſtituent le véritable ſujet de ſon Poëme.

Plaute & Térence ne nous ont repréſenté que la vie honteuſe & mercénaire des Courtiſannes d'A-

thenes (*a*). Ces peintures odieuſes ne peuvent nous donner une juſte idée de la conduite domeſtique des Dames Romaines ; & notre curioſité reclamera toûjours un champ de critique auſſi vaſte & auſſi fécond. Les modernes, plus heureux, (dirai-je plus téméraires ?) ont tiré meilleur parti des mœurs du ſexe, & nous leur avons l'obligation de l'avoir réduit à ne pouvoir plus rire qu'à frais communs.

(*a*) Voyez l'*Epidicus* de Plaute, Acte 2, Scene 2 : On ne vit jamais, dit-il, un ſi grand nombre de cette eſpece libertine : leur faſte inſolent étale les plus ſurperbes parures. . . . Trop impatientes pour attendre qu'un amant vienne apporter à leurs piés l'hommage de ſon cœur, elles courent au-devant de lui pour exiger ce tribut. Quels reſſorts ne ſont pas mis en œuvre pour les retenir dans leurs fers ? Elles déployent les charmes de la nature & les graces empruntées de l'art, &c.

Le siecle d'Auguste, qui alla presque dans tous les genres à la perfection, laissa à celui de Louis XIV. la gloire d'y porter l'art comique. Mais comme les progrès du goût ne sont que successifs, il nous a fallu épuiser mille erreurs avant d'arriver à ce point fixe où l'art * doit naturellement aboutir. Imitateurs indiscrets du génie Espagnol, nos peres chercherent dans la Religion la matiere de leurs téméraires divertissemens ; leur piété inconsidérée osa joüer les mysteres les plus respectables, & ne craignit point d'exposer sur les Théatres publics un assemblage monstrueux de dévotion, de libertinage & de bouffonnerie.

* Rousseau, Epitre à Thalie.

DANS la ſuite, par un biſarre contraſte, le goût des aventures amoureuſes s'empara de la Scene. On ne vit plus que des Romans, compoſés de beaucoup d'intrigues, ſe brouiller & ſe dénoüer avec ſurpriſe*. Tout le fabuleux, tout l'incroyable de la Chevalerie, les duels & les enlevemens paſſerent dans nos Comédies; & le cœur fut auſſi dangereuſement attaqué, que la piété avoit été juſtement allarmée.

*Brumoi.

CORNEILLE, deſtiné à illuſtrer l'une & l'autre Scene, parut enfin. Mélite produiſit une nouvelle eſpece de Comédie; & cette piece, qui nous

paroît si foible & si défectueuse aujourd'hui, présenta à nos ayeux étonnés, des beautés que l'on ne connoissoit point encore.

Cependant c'est au Menteur que l'on doit fixer l'époque de la bonne Comédie. Le grand Corneille, en tirant son sujet d'un Poëte Espagnol, rendit au Théatre François le service le plus important. Il ouvrit à ses successeurs la route de plaire par des intrigues simples, & leur apprit encore la façon ingénieuse de les accommoder à nos mœurs.

Du Menteur, il faut passer, sans intervalle, jusqu'à Moliere, pour

trouver la Scene Françoiſe dans ſon point de perfection. C'eſt à cet Auteur admirable que nous devons ces traits victorieux qui ont porté notre Comique ſur tous les Théatres de l'Europe, & qui nous donnent un avantage ſi marqué ſur celui des Grecs & des Romains.

On vit alors toutes les beautés de l'art & du génie réunies dans nos Poëmes : une économie judicieuſe dans la diſtribution de la Fable, & dans la marche de l'action; des incidens finement ménagés, pour enflammer la curioſité du ſpectateur; des caracteres ſoûtenus, & ingénieuſement contraſtés avec des per-

ſonnages acceſſoires, pour donner plus de ſaillant aux originaux. Les vices du cœur devinrent l'objet de ce haut Comique, inconnu à l'antiquité, & avant Moliere, à toutes les nations de l'Europe; genre ſublime, dont le charme ſe fait ſentir à proportion de l'étendue & de la délicateſſe des eſprits. Enfin, on vit dans l'eſpece imitée des Anciens une critique relative aux mœurs & aux actions de la vie bourgeoiſe & ordinaire; & la plaiſanterie & le badinage pris du fond des choſes, ſe déclarer naturellement moins par les paroles que par les ſituations vraiement comiques des Acteurs.

A la vûe de ce noble eſſor, il étoit naturel de penſer que la Comédie reſteroit dans le degré de gloire où elle étoit enfin parvenue, ou du moins qu'on feroit tous ſes efforts pour ne pas dégénérer. Mais eſt-il des Lois, des Coûtumes, des conventions qui puiſſent réſiſter aux caprices de la nouveauté & fixer le goût de cette impérieuſe Déeſſe? L'autorité de Moliere, & plus encore le ſentiment du vrai, obligerent en quelque ſorte pluſieurs de ſes ſucceſſeurs à marcher ſur ſes traces, & lui font encore aujourd'hui trouver d'illuſtres Diſciples. Mais la plus grande partie de nos Auteurs,

ceux même à qui la nature a donné le plus de talens, croyent pouvoir abandonner un modele auſſi utile, & s'efforcent à l'envi de ſe faire un nom qui ne doive rien à l'imitation ni des Anciens ni des Modernes.

Dans le nombre des nouveautés qu'ils ont introduites ſur notre Scene, je ne dirai rien de ces Comédies ſingulieres, où l'on ſubſtitue des êtres perſonnifiés à la place de perſonnages réels; c'eſt un goût de féerie que l'Opéra ſeul a droit de revendiquer: ni de celles où la vivacité piquante du dialogue tient lieu d'intrigue & d'action; on ne peut les regarder que comme de ſubtiles

analyſes des ſentimens du cœur ; que comme un compoſé de ſaillies & d'éclairs d'imagination, plus propres à brillanter un Roman, qu'à parer de ſes vrais ornemens un Poëme dramatique. Je me borne à vous parler de ce nouveau genre de Comique que l'Abbé Desfontaines qualifioit de *Larmoyant*, & auquel en effet il eſt difficile de trouver un nom (*a*) plus décent & plus convenable.

(*a*) Rien n'eſt plus ridicule, j'en conviens, que de diſputer ſur les noms : il ne l'eſt guere moins de vouloir donner un nom connu & déterminé à une choſe à laquelle il ne convient nullement. Le nom de Comédie ne convient pas davantage au Comique-Larmoyant, que celui de Poëme épique aux Aventures de Dom Quichotte. . . Comment donc caractériſer ce nouveau genre ? Une déclamation pathétique miſe en Dialogue, & ſoûtenue dans le cours d'une intrigue de Roman, &c. *Principes pour lire les Poëtes, tome 2.*

Mais afin que vous ne m'accuſiez pas de combattre des chimeres, je dois vous tranſcrire ici les maximes d'un Apologiſte de Mélanide *, cette Comédie, ſi juſtement célebre, & dont j'aurai ſi ſouvent occaſion de vous parler dans la ſuite. « Pourquoi, dit-il, voudroit-on défendre à ſon Auteur de réunir dans le même ouvrage ce que le Comique a de plus fin, & tout ce que le Tragique peut offrir de plus touchant? Blâme ce mélange qui voudra ; pour moi, je m'en accommode très-bien ; aimer le changement juſques dans les plaiſirs, c'eſt le goût de la nature..... On paſſe d'un

* Lettres ſur Mélanide. Paris, Merigot, 1741.

» d'un plaiſir à l'autre ; on rit & l'on » pleure tour à tour. Ce genre de » Spectacle eſt nouveau, ſi l'on veut ; » mais il a pour lui le ſuffrage de la » raiſon & de la nature, l'autorité » du beau ſexe, & les applaudiſſe- » mens du Public ».

TELLES ſont, Meſſieurs, les maximes dangereuſes contre leſquelles j'oſe m'élever ; car remarquez, je vous prie, que, pénétré de la plus ſincere admiration pour le génie des Auteurs, je n'attaque jamais que le goût de leurs ouvrages, *ou plutôt celui du Comique-plaintif pris en général.* Je me ſuis toûjours réſervé la liberté de

donner avec vous mille loüanges aux Poëtes charmans, qui, par des beautés de détail très-réelles, par la découverte de pluſieurs portraits & de pluſieurs caracteres vrais & ſaillans, & par la nouveauté impoſante de leur coloris, ont ſu nous dérober quelquefois ce que le fond de leurs fables pouvoit avoir de frivole ou de défectueux. Le génie d'un Auteur perce toûjours, & peut lui attirer de juſtes éloges malgré les défauts de ſon ouvrage : mais les défauts de l'ouvrage percent auſſi, & peuvent être légitimement repris, malgré tous les preſtiges du génie de l'ouvrier.

AINSI, après avoir rendu justice aux talens estimables des Artisans du nouveau genre, ne craignons point d'examiner le goût de leurs pieces ; & voyons d'abord si l'antiquité leur a fourni des autorités qu'ils soient en droit de nous opposer pour justifier leur choix.

PAR la légere esquisse que nous venons de voir, il est constant que le Théatre Grec n'a pû leur donner aucune idée analogue au Comique-Larmoyant. Les Pieces d'Aristophanes ne sont proprement que des Dialogues satyriques ; & il paroît par les fragmens de Ménandre, que ce

Poëte n'a employé que les couleurs du Ridicule, ou de cette critique générale, qui réjoüit plus l'eſprit qu'elle n'affecte l'ame.

La maniere du Théatre (*a*) Latin ne leur eſt pas plus favorable. Ce n'eſt point l'attendriſſement du cœur qui fait l'objet des Comédies de Plaute : aucunes de ſes fables, aucuns de ſes incidens, aucuns de ſes caracteres, ne ſont deſtinés à nous faire verſer des pleurs. Il eſt vrai

(*a*) On ne parle ici du Théatre Latin, que relativement aux deux Auteurs qui nous reſtent. Perſonne n'ignore que les Romains avoient deux eſpeces de Comédies : la Greque, *Palliata* ; & la Romaine, *Togata* ; & que celle-ci ſe ſubdiviſoit encore en quatre claſſes, nommées *Prætextata*, *Tabernaria*, *Attelana*, & *Planipes*. Dubos, Réflexions Critiques, tom. 1, ch. 21.

qu'on trouve dans Térence quelques Scenes touchantes ; par exemple, celles où Pamphile * expose ses tendres inquiétudes pour Glycérion, qu'il a séduite : mais la position d'un jeune homme amoureux, également agité par l'honneur & par la passion, n'a aucun trait de ressemblance avec celles de nos originaux modernes. Térence trouve sous sa main des situations attendrissantes, telles que l'amour en produit toûjours ; & il les exprime avec ce feu & cette naïveté qui peignent si bien la nature & qui la fixent. Est-ce bien là le goût des nouveaux Dramatiques ? Ils choisissent de dessein prémédité une action triste ; & par une

* Voyez l'Andrienne, Acte I. Scene 6.

ſuite néceſſaire, ils ſont obligés de donner un ton lugubre à leurs principaux Acteurs, & de réſerver le comique pour les ſubalternes. Les incidens ne naiſſent que pour faire couler de nouvelles larmes; & l'on ſort enfin d'un Spectacle comique le cœur auſſi ſerré de douleur, que ſi l'on venoit de voir repréſenter Médée ou Thieſte.

Ce n'eſt donc pas chez les Anciens que les Auteurs du nouveau genre ont puiſé la maniere plaintive; & la victoire ne ſeroit pas longtems incertaine, ſi elle dépendoit de leurs exemples, ou même de ceux des Poëtes François qui ont brillé

ſur notre Théatre juſqu'au commencement de ce ſiecle. Le concours de tant d'autorités pourroit ſans doute former une démonſtration victorieuſe ; cependant je veux bien pour un moment renoncer à cet avantage, & rechercher avec vous ſi les nouveaux accens mêlés de traits comiques & plaintifs ſont exactement puiſés dans la nature. Je conſens que l'uſage contraire, ſuivi pendant vingt ſiecles, ne puiſſe preſcrire contre la raiſon, & que l'erreur qu'il auroit conſacrée n'en ſoit pas moins une erreur. Je vous mets, comme vous voyez, extremement à votre aiſe ; & vous ne pouvez, ſans injuſtice, exiger de moi plus

de complaiſance & de déſintéreſſement.

C'EST ſans doute un ſentiment naturel de rire ou de pleurer, ſuivant les diverſes affections du cœur : mais il n'eſt point dans la nature de rire & de pleurer dans le même inſtant, & pourſuivre notre eſpece de rire dans une Scene, & de pleurer dans l'autre. Ce paſſage trop rapide de la joie à la douleur, & de la douleur à la joie, gêne l'ame, & lui cauſe des mouvemens déſagréables & même violens (*a*).

(*a*) Ce n'eſt point le corps qui rit ou qui pleure au Spectacle ; c'eſt l'ame, frappée des impreſſions que l'on fait ſur elle. Si elle eſt attendrie par le pathétique & réjoüie par le comique, elle eſt donc en même tems en proie à deux mouvemens con-

POUR vous faire ſentir cette vérité dans toute ſa force, permettez-moi de vous citer un exemple odieux : mais il faut vous convaincre, ſi je ne puis vous perſuader. Dans la monſtrueuſe Comédie de Samſon, ce Héros, rempli d'un zele courageux, & après avoir invoqué l'Etre ſuprême, enfonce les portes de la priſon, & les emporte ſur ſes épaules. Arlequin paroît dans l'inſtant chargé d'un dindon, & ſe répand en bouffonneries auſſi platement comiques, que les ſentimens

traires.... Quel étonnement pour l'eſprit humain, de paſſer auſſi rapidement, & ſans préparation, du tragique au comique, d'une reconnoiſſance tendre & paſſionnée, au badinage d'une ſoubrette & d'un petit-maître, &c. *Principes, ibid.*

du Héros avoient paru nobles & généreux. Que dites-vous, je vous prie, d'un contraſte qui amene ſi bruſquement deux ſituations, deux mouvemens auſſi contraires ? Doutez-vous que la nature, la raiſon & la bienſéance ne lui ſoient pas également oppoſées ? & pouvez-vous vous empêcher de concevoir une eſpece d'indignation contre ce concours de frivoles ſpectateurs, qui vont réguliérement admirer des abſurdités auſſi révoltantes ?

Vous paſſez ſans doute condamnation ſur ce biſarre mélange : mais il en eſt de moins marqué, & d'un tour plus noble que vous favoriſez ;

& pour l'étayer, vous remontez juſqu'aux principes.

Celui, dites-vous, qui le premier étala le Spectacle de la Comédie, ne put travailler d'après un modele; il dreſſa un plan ſelon ſes vûes; & ce fut par conſéquent du fond de ſes idées que le nouvel ouvrage tira ſa nature & ſes attributs; ceux qui vinrent enſuite ſe crurent auſſi en droit d'inventer. Sous leurs mains, la Comédie reçut une nouvelle forme, qui eſſuya elle-même des viciſſitudes. Ces changemens ne furent pas traités d'innovations; on n'imaginoit pas encore qu'il ne fût pas permis de changer, de modifier une

production écloſe du cerveau d'un Auteur, & dont la nature ne peut être, ſi on l'oſe dire, que *verſatille* & un peu arbitraire. Car enfin, ajoûtez-vous, l'eſſence de la Comédie, quelle qu'elle ſoit, ne ſera jamais auſſi invariablement fixée que l'eſſence des vérités géométriques : d'où vous concluez qu'il doit être permis à nos Modernes de changer l'ancienne conſtitution du Poëme comique. L'exemple de leurs prédéceſſeurs les enhardit, & la nature de la choſe le permet.

QUELQUE impoſant que paroiſſe ce raiſonnement, il ſuffit, pour le renverſer, de vous accorder vos

principes & d'en nier la conſéquence. Il eſt vrai que toutes les productions de génie ont, pour ainſi dire, leurs tâtonnemens, juſqu'à ce qu'elles ſoient arrivées à leur perfection; mais il eſt également certain que pluſieurs y ſont parvenues, tels que le Poëme épique, l'Ode, l'Eloquence & l'Hiſtoire. Homere, Pindare, Démoſthenes & Theucidides, ont été les Maîtres de Virgile, d'Horace, de Ciceron & de Tite-Live. L'autorité réunie de ces grands hommes a fait loi; & cette loi a depuis été adoptée par toutes les Nations ſavantes, qui n'ont crû devoir attacher la perfection qu'à l'imitation exacte de ces anciens mo-

deles. Or, s'il eſt vrai que l'eſſence de ces diverſes productions eſt auſſi invariablement fixée qu'elle peut l'être par les autorités les plus reſpectables, par quelle raiſon particuliere ſeroit-il plus libre de changer celle de la Comédie, également conſacrée par l'approbation univerſelle?

Et ne croyez pas que cet aveu unanime ſoit difficile à prouver. Prenez Ariſtophanes, Plaute & Térence; parcourez le Théatre Anglois, & les bonnes Pieces du Théatre Italien; rappellez-vous enſuite Moliere & Renard; conciliez ces preuves de fait avec les déciſions des Lé-

giſlateurs de la Scene, avec Ariſtote, Horace, Deſpréaux, le P. Rapin; & vous trouverez les uns & les autres également oppoſés au ſyſtème du comique-plaintif. Vous ſentirez bien des différences néceſſaires dans les mœurs & dans le génie des Poëtes de chaque Nation. Vous trouverez bien, ſuivant la nature des ſujets, un air néceſſairement grave dans les Pieces qui attaquent les vices du cœur; un mélange de badinage & de ſérieux dans celles qui frondent les travers de l'eſprit; enfin un ton purement comique dans celles qui ne ſont deſtinées qu'à peindre le ridicule: *Leves ubi licet; graves ubi decet**. Vous verrez encore

* Le P. Porée.

que l'art n'eſt point obligé de nous faire rire, & qu'il lui ſuffit ſouvent d'aller juſqu'à ce ſentiment intérieur qui dilate l'ame, ſans paſſer à ces mouvemens immodérés qui font éclater : mais vous n'y verrez point ce ton triſte & dolent, & ce romaneſque lugubre, devenu ſous mes yeux l'idole des femmes & des jeunes gens : en un mot, cet examen vous convaincra qu'il eſt contre la nature du genre comique de nous faire pleurer ſur nos défauts, même dans la peinture des vices les plus odieux ; que le maſque de Thalie ne ſouffre, pour ainſi dire, que des larmes de joie ou d'amour ; & que ceux qui affectent de lui en faire verſer de

quaſi-

quasi-tragiques, peuvent chercher une autre Divinité pour lui adresser leurs hommages.

Ainsi, l'objection prise de la nature arbitraire de la Comédie, me paroît solidement réfutée ; puisque tout ce qui anéantit l'effet principal qu'un ouvrage doit produire, est un défaut essentiel. Cependant vous croyez pouvoir résister encore, parce que l'art comique est naturellement plus asservi que les autres productions de génie au goût du siecle où l'on écrit, & que c'est ce goût qu'il faut suivre, si l'on veut réussir. J'adopte volontiers ces maximes : mais de quelle ressource

peuvent-elles ſervir à la gloire du Comique-Larmoyant ? Loin que le goût général décide en ſa faveur, les autorités ſont au moins partagées. Il eſt une portion choiſie de ſpectateurs dépoſitaires, pour ainſi dire, du feu ſacré de la vérité, & dont le goût ſûr & invariable n'a jamais fléchi ſous la tyrannie de la mode, ni adoré la divinité du jour.

C'EST à cette partie éclairée du Public qu'on eſt redevable, dans tous les genres, de la conſervation de ce ſentiment exquis de la nature, de ce goût parfait, qui, reclamant ſans ceſſe contre le preſtige des nouveautés dangereuſes, ſait en même tems

donner le prix aux inventions réellement utiles : comme la vérité même, il eſt indiviſible ; ou ſi nous aimons mieux ſuivre le ſyſtème du Lyrique François (*a*), nous en pourrons compter deux, dont il eſt à propos de crayonner quelques traits, afin de mieux ſentir la différence de leurs caracteres.

(*a*) Rouſſeau, dans ſon Epître à Thalie, s'exprime ainſi :

Tout inſtitut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être auſſi conſéquemment pour tous
Subordonnée à nos différens goûts :
Mais de ces goûts la diſſemblance extrême,
A le bien prendre, eſt un foible problême ;
Et quoi qu'on diſe, on n'en ſauroit jamais
Compter que deux ; l'un bon, l'autre mauvais, &c.

Le premier embraſſe les vices qui rendent mépriſables, & les travers qui rendent ridicules : il anime ſes portraits de traits riants & ſatyriques ; il veut que chacun puiſſe ſe reconnoître dans ſes peintures, & rire auſſi malignement de ſa propre image, que ſi c'étoit aux dépens de ſon voiſin. Le ſecond, au contraire, n'attaque que certains défauts, ou pour mieux dire, il n'en attaque aucuns : il recherche laborieuſement des ſituations triſtes & extraordinaires ; & il les peint avec les plus ſombres couleurs. L'un réjoüit le cœur & amuſe l'eſprit par un jeu vif & ſaillant, qui diſſipe les chagrins ; l'autre

vous y replonge par un ton lugubre; & fait tous ses efforts pour affliger votre ame par des narrations multipliées de malheurs & d'infortunes. Osez décider à présent sur la préférence, ou niez la vérité des caracteres.

Il faut choisir, Messieurs, dans vos autres objections; car, quoique ce soit approfondir la matiere que d'y répondre successivement, je dois néanmoins, pour éviter la longueur, me borner à celles qui paroissent les plus frappantes.

La Comédie est l'image des actions communes de la vie, ou si l'on

veut, des vices & des vertus ordinaires qui en composent le cercle. La peinture des bonnes, comme celle des mauvaises qualités, forme donc sa constitution essentielle. Dessiner avec correction les portraits des hommes, rendre avec exactitude leurs caracteres & leurs sentimens, faire servir ces peintures aux progrès des mœurs; c'est embrasser à la fois les grands objets de l'art & de l'Artiste.

Quoique ces principes soient vrais en général, ils n'ont cependant qu'une application indirecte au genre comique. Peindre les hommes, & rendre leurs caracteres avec

exactitude, eſt un but commun aux la Rochefoucaults & aux la Bruyeres, qui n'ont jamais prétendu nous donner que des tableaux des vices & des vertus en général, & non des Poëmes dramatiques. La peinture des bonnes & des mauvaiſes qualités ne forme donc pas par elle-même l'eſſence de la Comédie ; c'eſt de l'aſſortiment des couleurs, de l'attitude & de l'expreſſion des perſonnages qu'elle reçoit principalement ſon nom, ſa forme & ſon être.

Ainsi il faut diſtinguer entre l'objet de l'art & le devoir de l'Artiſte. Le premier eſt ſuffiſamment rempli par la cenſure du vice & l'é-

loge de la vertu. Il eſt néceſſaire ; pour ſatisfaire à l'autre, que le Poëte peigne avec les couleurs qui leur ſont propres, & les vices généraux, comme les paſſions qui ont leur principes dans le cœur, & le ridicule particulier, comme la biſarrerie des modes, qui prend ſa ſource dans l'eſprit. Il faut encore qu'il choiſiſſe une action convenable, qu'il la diſpoſe d'une maniere propre à produire les effets les plus agréables, & qu'il y ſeme ſa morale par la main des Acteurs, que la raiſon & l'expérience ſemblent, comme de concert, avoir deſtinés à cet uſage.

Or, ce n'eſt point un problème

de ſavoir ſi elle doit partir du Héros de la Piece, ou ſi au contraire il doit être l'objet de tous les traits de critique & de plaiſanterie. Le nouveau genre paroît avoir adopté la premiere méthode: mais les principes & les autorités y ſont également oppoſés. Dans les principes, la Comédie eſt deſtinée à nous préſenter plus de vices & de ridicules à éviter (*a*), que de vertus à ſuivre; & ſuivant les autorités, c'eſt aux perſonnages acceſſoires à débiter les

(*a*) L'art n'eſt point fait pour tracer des modeles,
Mais pour fournir des exemples fideles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ſes travers.
Rouſſeau, Epître à Thalie.

Darthenay

maximes de sageſſe. Ainſi Moliere a donné à l'ami du Miſantrope, au beau-frere d'Orgon, au frere de Sganarelle, &c. le ſoin de nous étaler les principes de vertus dont il vouloit faire l'objet de notre imitation; tandis qu'il a chargé ſes originaux de tous les traits de ſatyre, de critique ou de ridicule, dont il a cru que la peinture pourroit nous amuſer ou nous inſtruire.

De ce que je viens de dire, il ſuit évidemment que l'original d'une vraie Comédie ne peut être un perſonnage entierement vertueux, comme le ſont ceux du nouveau genre, & que c'eſt un vice radical,

ſur lequel toutes les beautés de détail ne peuvent jamais nous faire une entiere illuſion. En vain dira-t-on que les traits piquans & ſatyriques lancés ſur les originaux, ne portent plus aucun coup; que notre amour-propre ſait les détourner ſur les objets qui nous environnent*. En vain eſſayera-t-on de perſuader que les nouveaux comiques ſont d'autant plus loüables d'avoir ſubſtitué à des caracteres vicieux des perſonnages remplis de ſentimens d'honneur, que nous allons plus naturellement au-devant des maximes vertueuſes, & que nous les goûtons même avec délices pour peu qu'on ſache nous intéreſſer. Toutes ces raiſons ſont plus

* Lettre ſur Mélanide.

cāptieuſes que vraies, plus ébloüiſſantes que ſolides: jugeons-en par les effets ; ils ſont plus ſûrs que le raiſonnement.

Quel profit les mœurs ont-elles retiré de l'étalage facile & ambitieux des beaux, des grands ſentimens ? & ces brillantes moralités, ſi fort à la mode, qu'ont-elles opéré ſur nos cœurs & ſur nos eſprits ? Une admiration ſtérile, un ébloüiſſement momentané, une émotion paſſagere & incapable de produire aucuns retours ſur nous-mêmes. Tant de maximes ſi finement préparées, tant de préceptes ſi élégamment étalés, tombent en pure perte pour les Specta-

teurs. On admire Mélanide, & on la plaint : mais ſon ton continuement douloureux, & le récit de ſes déſaſtres romaneſques ne nous font pas d'impreſſion utile, parce qu'ils n'en font aucune relative à la poſition où nous ſommes. Le ſort de la Gouvernante nous attendrit & nous touche; mais ſa ſituation, toute ſinguliere (*a*), n'a rien de commun avec la nôtre. Nous ne trouvons en nous-mêmes aucuns modeles de

(*a*) Le ſujet de la Comédie doit être pris entre les événemens ordinaires ; & ſes perſonnages doivent reſſembler par toutes ſortes d'endroits au peuple pour qui on la compoſe. Elle n'a pas beſoin d'élever ces perſonnages ſur des piédeſtaux, puiſque ſon but principal n'eſt pas de les faire admirer pour les faire plaindre plus facilement; elle veut tout au plus nous donner pour eux quelque inquiétude, cauſée par les contretems fâcheux qui leur arrivent, &c. *Dubos, Réfl. crit. tom. 2. p. 255.*

comparaiſons avec des aventures, qui, n'étant placées que dans l'ordre des choſes poſſibles, ne ſemblent pas faites pour nous : on eſt ſaiſi, pénétré, émû, s'il faut l'avoüer, à la vûe de tableaux ſi ingénieux : mais on ne reſſent ni remors, ni honte, ni crainte pour ſoi-même dans le tiſſu d'événemens que le cours ordinaire des révolutions humaines ne doit jamais amener juſqu'à nous.

Il n'en eſt pas de même des portraits que le Poëte crayonne d'après les vices & le ridicule ; nous en ſommes tous ſuſceptibles, & l'homme le plus parfait porte toûjours dans ſon eſprit & dans ſon cœur le germe

de certains travers, de certains défauts que les occasions savent bien développer. Nous devons donc nous retrouver dans la peinture de ces foiblesses attachées à l'humanité, & y voir ce que nous sommes, ou ce que nous pouvons être. Cette image, qui devient la nôtre, est un objet des plus intéressans, & qui porte dans l'ame des coups de lumiere d'autant plus salutaires, qu'ils sont produits par la cause la plus capable de nous déterminer, la crainte du déshonneur & du ridicule. Ainsi la nation superbe & implacable des hypocrites fut abatue par la peinture des vices de l'Imposteur. Mille coupables furent allarmés, & se plai-

gnirent avec d'autant plus d'aigreur, qu'ils avoient été plus vivement frappés. Dans les repréſentations de Georges Dandin, les maris les plus aguerris laiſſent remarquer ſur leurs viſages l'émotion qu'ils reſſentent quand leur ſituation approche trop de celle de l'original; & ces rapports-là ne ſont pas rares. Le défaut de figure ou de génie, le goût du changement, le caprice les multiplient, comme l'inégalité de la naiſſance. Les tableaux ſans ceſſe renaiſſans des Diafoirus n'ont peut-être pas peu contribué à faire abandonner aux Medecins leur entêtement aveugle pour l'ancienne méthode, ſans les provoquer néanmoins,

moins, à ces essais hasardeux dont on suppose malignement que nous sommes quelquefois les victimes. Enfin, vous n'ignorez pas que les traits enjoüés & mordans des Femmes savantes & des Précieuses ridicules, corrigerent rapidement ces deux manies du sexe.

J'avoue que d'autres caracteres également bien frappés n'ont pas produit des fruits aussi sensibles. Le Malade imaginaire n'a pas guéri les vapeurs de tous les Orgons : tous les Misantropes n'en sont pas devenus plus sociables, ni les Comtes de Tufiere plus modestes. Mais quelle en est la raison ? C'est que les dé-

fauts de cette eſpece n'attaquent pas la probité, & qu'on trouve même dans le monde des perſonnes qui s'en font honneur. Les tempéramens délicats ſont tous prêts des eſprits délicats. Un caractere ſévere & chagrin eſt ordinairement rempli de probité. Le Duc de Montauſier ne dédaigna pas celui du Miſanthrope. Enfin, un certain orgueil ſuppoſe un ſentiment quelquefois raiſonnable de ſa propre ſupériorité. Le préjugé, dans ces occaſions, lute avec ſuccès contre les traits de la critique : mais il ne tiendra point contre la peinture comique d'un vice de cœur, ou d'un ridicule de ſociété, ou d'un travers d'eſprit : on

ne veut point, à quelque prix que ce ſoit, être l'objet des regards humilians des ſpectateurs ; & ſi l'on ne ſe corrige pas en effet, on eſt du moins forcé à la diſſimulation, dans la crainte de paſſer publiquement pour ridicules ou pour mépriſables.

NOUS voici rendus, Meſſieurs, à ce moyen victorieux de toutes les autorités & de tous les raiſonnemens. Le nouveau genre de comique plaît *; c'en eſt aſſez, & les regles n'y font rien.

* Prologue d'Amour pour amour.

N'ÉVOQUEZ point ici pour juſtifier une maxime trop générale, & par là même dangereuſe, le bon mot

de M. le Prince sur la Tragédie réguliere & ennuyeuse de l'Abbé d'Aubignac. Ce ne fut pas l'emploi des regles qui causa la chûte de sa Piece, mais la foiblesse du coloris de son pinceau; & comme j'ai résolu de ne vous opposer que des raisons dont je sois moi-même persuadé, je commence par vous accorder que le Comique-plaintif produit de grands mouvemens, & même quelquefois des sentimens agréables (*a*). Mais réduisant pour un moment toute la question à l'intérêt du plus grand plaisir, je soûtiens qu'il

(*a*) On ne conteste pas aux Auteurs du Comique-Larmoyant, que le pathétique ne donne du plaisir : mais cela ne prouve pas que cette sorte de plaisir soit celle qui convienne à la véritable Comédie, &c. *Principes, idem.*

ne peut nous en procurer d'auſſi variés, d'auſſi naturels que celui du ſiecle de Moliere.

Et d'abord le nouveau Comique a tout le vuide des impreſſions produites par la lecture des Romans. Comme eux, rempli d'intrigues forcées & de ſituations extraordinaires, de caracteres outrés, & ſouvent plus vrais que vraiſſemblables; s'il cauſe à l'ame ce trouble involontaire qui la charme dans le moment, c'eſt que nous ſommes néceſſairement émûs à la vûe des objets les plus faux, quand la peinture en eſt faite avec art. Mais prenez garde que ces émotions n'ont point ce

degré d'intérêt, cette durée & ce caractere de vérité que produit l'imitation fidele d'une ſituation puiſée dans le ſein de la nature.

En effet, ſi les fictions dramatiques nous affectent d'autant plus vivement qu'elles approchent plus de la réalité, celles du nouveau genre nous doivent cauſer des impreſſions d'autant plus foibles qu'elles ſont plus oppoſées à la vraiſſemblance. Il a fallu un miracle de l'art pour nous intéreſſer aux aventures d'une femme qui, après dix-ſept ans d'un mariage clandeſtin & d'une priſon imaginaire, ſort tout-à-coup du fond de ſa Province, prend le parti

de venir jusqu'à Paris poursuivre un mari infidele, & qui, à portée de le voir tous les jours, ne le rencontre néanmoins qu'au dénouement. Tel est le fond romanesque sur lequel la machine du Comique-Larmoyant est communément, ou plutôt nécessairement établie, & auquel il faut que le spectateur se prête pour avoir du plaisir. L'Opéra fait joüer moins de ressorts pour nous ébloüir par le brillant de ses décorations, que le Comique-plaintif n'employe d'illusion pour nous tirer un sentiment douloureusement agréable.

Les impressions de plaisir que produit le vrai comique, ont un ca-

ractere bien différent : c'eſt avec un agrément toûjours nouveau que nous voyons repréſenter & que nous reliſons ſans ceſſe ces portraits avoüés de la nature, tels que le Miſantrope, l'Avare, le Muet, le Joüeur, le Grondeur, le Glorieux, &c. & pour entrer en quelque détail, nous ne nous laſſons jamais de revoir les Scenes vraiement comiques d'Harpagon avec Froſine, Valere & Maître Jacques, du Bourgeois-Gentilhomme avec ſa Servante & ſes différens Maîtres, la querelle pédanteſque de Triſſotin & de Vadius ; & dans un genre plus élevé, le dialogue fin & délicat de Mercure avec la Nuit, la converſation

médisante de Célimene avec le Marquis, & sa maniere ingénieuse de rendre à la prude Arsinoé, ses traits satyriques, &c. Les plus brillantes moralités poussées jusqu'aux larmes, les reconnoissances même multipliées, nous apporteront-elles jamais des plaisirs aussi vifs, aussi vrais, aussi durables ?

Mais ce n'est pas, si je l'ose dire, la diminution & l'affoiblissement de nos plaisirs où l'inutilité d'une morale grave & tristement sententieuse, qu'on peut le plus légitimement reprocher au nouveau comique ; son défaut principal est d'ôter les bornes qui ont toûjours séparé le Co-

thurne du Brodequin (*a*), & de nous rappeller ainſi à l'eſpece monſtrueuſe du Tragi-comique, ſi juſtement proſcrite après pluſieurs années d'un triomphe impoſteur. Je ſais bien que le nouveau genre n'a point de traits auſſi biſarres; que la diſproportion des perſonnages n'eſt point auſſi révoltante, & que les Valets n'y jouent pas avec les Princes: mais le fond en eſt également défectueux, quoique ce ſoit par des vices différens.

(*a*) Il ſemble qu'en France, depuis ſoixante ans, on ait oublié le ſecret de la bonne Comédie. On a perdu juſqu'à la trace de Moliere. On ne ſait plus établir & garder les différences qui ſéparent la Comédie du genre tragique. Les deux ſtyles ſont maintenant confondus ſur notre Théatre. Melpomene abandonne à Thalie ſa nobleſſe & ſa dignité. Donnez aux Acteurs des noms plus relevés; & de la plûpart de nos Comédies, vous ferez de vraies Tragédies, ou ce ſeront, ſi l'on veut, des Tragédies Bourgeoiſes, &c. *Mémoires de Trévoux, Juillet 1748.*

En effet, ſi le premier dégradoit des perſonnages héroïques, en ne leur donnant que des paſſions ſubalternes, & s'il ne nous préſentoit que des tableaux de ces vertus communes, qui ne ſont point aſſez élevées pour l'Héroïſme de la Tragédie ; le ſecond éleve des perſonnages communs à ce genre de ſentimens qui produit l'admiration, & les peint ſous les traits de cette pitié charmante qui fait l'appanage diſtinctif du Tragique. Ainſi le génie de l'une & de l'autre Scene paroiſſant également oppoſé à l'eſſence convenue du Poëme comique, elles méritent une égale cenſure, & peut-être une égale proſcription.

On crut ſans doute à la naiſſance du Tragi-comique, avoir étendu les limites de l'Empire de Thalie ; & on applaudit d'abord à cette téméraire invention. Flatés de la même idée, les partiſans du nouveau genre triomphent à leur tour : ils veulent ſe perſuader que la voie du ſentiment eſt auſſi une de ces découvertes heureuſes, qui a donné à la Scene Françoiſe le dernier degré d'embelliſſement : ils ne veulent pas voir que le ſentiment ſi eſſentiel à certains Poëmes, comme à l'Elégie, à la Bergerie, ne peut jamais s'allier avec ce fond de comique dont le Théatre a néceſſairement beſoin

pour donner à ſes originaux le ton qui corrige en divertiſſant. Qu'on ne s'y trompe point : nous avions deux genres bien diſtincts, utiles & agréables : loin que le Comique-Larmoyant en forme un troiſieme, il réduit au contraire nos deux genres à un ſeul, & nous appauvrit, en paroiſſant nous enrichir.

Si les fables propres au Brodequin étoient entierement épuiſées, on pourroit pardonner plus volontiers à l'invention des caracteres larmoyans, qui, mêlés de vrai & de faux, ont au moins le mérite de nous toucher dans le moment, s'ils nous révoltent à la réflexion : mais il en

eſt une foule (*a*) qui ſont encore tous neufs, & dont on ſouhaite en vain depuis long-tems d'avoir la peinture ſur la Scene. Nous n'avons peut-être pas un ſeul portrait fidele de certaines mœurs, de certains ridicules de notre tems, de l'affabilité impérieuſe de nos courtiſans, & de leur ſoif inſatiable des plaiſirs & de la faveur ; de la vanité étourdie & de l'enflure importante de nos jeunes Magiſtrats ; de l'avarice réelle & de la prodigalité orgueilleuſe de

(*a*) Je répons, dit M. Dubos, que Moliere & ſes imitateurs n'ont pas mis ſur la Scene la quatrieme partie des caracteres propres à faire le ſujet d'une Comédie. Il en eſt du caractere & de l'eſprit des hommes à peu près comme de leurs viſages, quoique toûjours compoſés des mêmes parties, cependant ils ne ſe reſſemblent point, &c.

nos grands Financiers ; de cette jalouſie délicate & quelquefois emportée qui regne parmi les femmes de la Cour, ſur les avantages du rang, & plus encore ſur ceux de la beauté ; de ces Bourgeoiſes opulentes que la fortune enivre, & qui inſultent, par leur éclat impudent, aux lois, aux bienſéances & à la raiſon, &c.

C'EST ainſi que mille nouveautés utiles & brillantes s'offriroient au pinceau de nos Poëtes, s'ils n'étoient ſéduits par l'amour des ſingularités. Pourroient-ils être retenus par la difficulté de nuancer des caracteres auſſi délicats, & qui n'ad-

mettroient que les touches les plus légeres ? Mais ne pourroient-ils pas, à l'exemple de Moliere, prendre sur les personnages accessoires ce qui leur manqueroit pour soûtenir le caractere principal ? & leur faut-il moins d'art pour nous faire admirer des Romans habillés en Comédie, ou de génie pour se soûtenir dans le cercle étroit où ils se sont renfermés ? Bornés à ne rendre qu'un seul sentiment, la pitié, craignons plutôt qu'ils ne nous ennuient par l'uniformité de leur ton & de leurs originaux. En effet, comme les reconnoissances sont toûjours préparées, amenées & fondues avec les mêmes couleurs, aussi rien ne ressemble davantage

vantage au tableau d'une mere qui pleure ſes malheurs & ceux de ſa fille, que le portrait d'une femme qui verſe des larmes ſur le ſort de ſon fils & le ſien : de-là le dégoût inſéparable des répétitions.

QUELLE ſupériorité n'a pas le vrai Comique ſur un genre auſſi ſtérile! Non-ſeulement tous les caracteres & toutes les conditions, les vices & les ridicules ſont expoſés à ſes traits; il a encore la liberté de varier les couleurs dont les mêmes originaux, les mêmes travers peuvent être peints; & cette carriere-là n'a point de bornes : car quoique les hommes ſoient ſujets aux mêmes

défauts dans tous les tems, ils les montrent néanmoins différemment dans les différens siecles. Les Anciens à cet égard ne ressemblent point aux Modernes. Nous ne ressemblons pas même aujourd'hui à nos peres.

Du tems de Moliere & des Corneilles, & surtout au commencement de leur siecle, on pouvoit représenter les Savans & les beaux Esprits de profession, hérissés de citations Greques & Latines ; appesantis sur les Auteurs les plus barbares ; durs & grossiers dans leurs façons ; sales & négligés dans leur extérieur. Les mêmes traits ne conviennent

plus depuis long-tems. L'air pédant a disparu avec cette érudition profonde, puisée dans la lecture des originaux. Satisfaits, si je l'ose dire, du simple vernis de la littérature, un débit aisé & brillant tient lieu à la plûpart de nos Modernes de ce fond réel d'érudition qu'avoient leurs devanciers. Leurs connoissances sont, dit-on, plus variées, mais par là même plus superficielles. Ils ont, si l'on veut, plus d'esprit; mais peut-être moins de véritable génie. Enfin plusieurs d'entr'eux semblent n'avoir retenu de leurs prédécesseurs que l'acharnement déplorable de décrier mutuellement leurs personnes & leurs ouvrages, & le talent fu-

neſte de s'avilir ainſi eux-mêmes aux yeux de leurs contemporains & de la poſtérité.

C'est donc moins l'épuiſement des caracteres & des ridicules, le deſir d'être plus utile, ou l'idée d'un plaiſir plus parfait, qui ont produit le genre du Comique-Larmoyant, que la difficulté de ſe monter ſur le ton de Moliere (*a*), ou plutôt l'envie de ſurprendre notre admiration par les charmes brillans de la nouveau-

(*a*) Le P. Brumoi, comparant le Tragique avec le Comique, s'exprime ainſi :

L'un veut toucher, l'autre réjoüir ; & lequel des deux eſt le plus aiſé ? A bien pénétrer ces deux fins ; toucher, c'eſt frapper les reſſorts du cœur qui ſont les plus naturels, la crainte & la pitié ; réjoüir, c'eſt porter à rire, choſe très-naturelle à la vérité, mais plus délicate. . . . On admire plus volontiers que l'on ne rit, &c.

té : cette maladie ſi perſonnelle au génie François, enfante les modes littéraires, & porte ſans ceſſe ſes biſarreries dans tous les genres d'écrire, comme dans toutes les conditions. Notre curioſité veut tout parcourir : notre vanité veut tout tenter ; & lors même que nous cédons à la raiſon, nous paroiſſons moins en ſuivre l'attrait, que notre humeur & notre caprice.

Si ces réflexions ſont vraies, il eſt aiſé de préſager les deſtinées du Comique plaintif. Légitimé par la mode, il paſſera avec elle, & ſera relégué au pays du Tragi-comique d'où il eſt ſorti. Il brille à la lueur

des éclairs de la nouveauté, il s'éteindra rapidement comme eux. Le beau ſexe protecteur né de toutes les tendres nouveautés, ne peut pas vouloir toûjours pleurer quoiqu'il veuille toûjours ſentir ; fions-nous-en à ſon inconſtance.

L'on peut mettre encore au nombre des raiſons qui feront déprendre du goût larmoyant, la difficulté extrême de réuſſir dans ce genre : la carriere n'eſt pas vaſte ; & il faut pour la remplir avec ſuccès, un génie auſſi brillant, auſſi cultivé que celui de l'auteur de Mélanide. M. de Fontenelle a un ton qui lui eſt propre, & qui lui ſied admirable-

ment bien, mais qu'il eſt impoſſible ou dangereux d'imiter. M. de la Chauſſée a le ſien qu'il a créé, & qui trouvera encore moins d'imitateurs par l'eſpece d'impoſſibilité qu'il y a de ne pas copier ſes fables, que par la difficulté de les rendre avec autant d'art & avec des couleurs auſſi brillantes que celles qu'il a employées.

Mais tout l'art eſt inutile quand le genre eſt vicieux par lui-même, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'eſt pas fondé ſur ce vrai ſenſible & univerſel qui parle en tous les tems comme à tous les eſprits. C'eſt par là principalement que s'évanoüira le pre-

ſtige du nouveau Comique : on ſera bientôt généralement choqué de voir l'étalage de la vertu faufilé à des aventures Bourgeoiſes ; des originaux Romaneſques prêcher l'auſtere ſageſſe ſur le ton apprêté de Séneque, ou quereller ingénieuſement les vertus humaines à l'imitation du célebre Auteur des Maximes.

Concluons donc qu'il ne doit jamais être permis d'inventer que pour embellir ; que le genre du Comique Larmoyant eſt une découverte dangereuſe, & capable de porter le coup mortel au vrai Comique. Lorſqu'un art eſt arrivé à ſa

perfection, vouloir en changer l'essence, est moins une liberté permise à l'Empire des Lettres, qu'une licence intolérable (*a*). Les Grecs & les Romains nos Maîtres & nos modeles dans toutes les productions de goût, ont principalement destiné la Comédie à nous amuser & à nous instruire par la voie de la critique & de l'enjoue-

(*a*) Comme les Arts se touchent, écoutons les plaintes de M. Blondel, dans son Discours sur l'Architecture, imprimé en 1747. Il est à craindre, dit-il, que les nouveautés ingénieuses qu'on introduit de nos jours, même avec succès, ne soient imitées par des Artisans, qui, n'ayant ni le mérite ni la capacité des Inventeurs, imagineroient dans la suite une infinité de formes bisarres, qui corromproient insensiblement le goût, & feroient décorer du beau nom d'invention des singularités extravagantes. Quand une fois ce poison des Arts a séduit, les Anciens paroissent stériles, les grands Hommes froids, & les préceptes trop resserrés, &c.

ment. Toutes les Nations de l'Europe ont depuis ſuivi cette maniere plus ou moins exactement, ſuivant qu'elle s'accordoit avec leur génie particulier : nous l'avons nous-mêmes adoptée dans les jours de notre gloire, dans ce ſiecle ſi ſouvent mis en parallele avec celui d'Auguſte; pourquoi forcer Thalie d'emprunter aujourd'hui la ſombre attitude de Melpomene, & de répandre un air ſérieux ſur un Théatre dont les jeux & les ris ont toûjours fait le principal ornement, & feront toûjours le caractere diſtinctif?

Verſibus exponi tragicis res comica non vult. Hor. Ars Poët.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *Réflexions ſur le Comique-Larmoyant:* je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 31 Janvier 1749.

Signé, DE CAHUSAC.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur *** Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Réflexions ſur le Comique-Larmoyant*, s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favora-

blement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'celles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel desdites presentes; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement

ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le premier jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatrième. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 98. fol. 82, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 22 Mars 1749.

Signé, *G. CAVELIER*, Syndic.

De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire du ROY

SPECIAL E6-B
15804